» qu'au jour où la guerre sera proclamée, » parce que nous n'axons pas d'autre rè- » gle pour nos relations avec les nations » étrangères. Jusque là, nous devons les » observer et les détester. » L'agitation dans la chambre est au comble quand l'orateur, après avoir démontré qu'on avait laissé passer en mai le seul moment favorable à une intervention, poursuit son discours en disant :

« Et maintenant que l'Italie est conquise, au moins pour le moment, qu'elle est tombée d'entre les mains de ces perturbateurs ridicules qui n'ont pas de la défendre, que l'armée du Piémont est désorganisée, que tout enthousiasme est amorti et que l'agitation est remplacée par le désir fervent de la paix, vous venez nous proposer d'envoyer des généraux sur les champs de bataille de l'Europe ! Votre politique est puérile. Ce qui nous reste à faire, c'est de négocier sur la base de l'indépendance du Piémont. On nous dit que nous enfonçons une porte déja ouverte; mais pensez-vous réellement que les Autrichiens s'arrêteraient si la France n'était pas là ? Croyez-vous qu'ils n'iraient pas à Turin ? (Mouvement). Soyez plus justes envers notre France; elle a un grand poids dans les destinées de l'Europe. (Acclamations). Pudmont que la situation de l'Italie est une grande cause d'affliction pour la France; mais regardez autour de vous : quelle nation n'a pas de causes d'affliction ? Toutes, excepté une seule. Celle-là prodie de la désorganisation générale et pourquoi ? Non parce que son gouvernement est absolu ; certainement je n'entends pas attribuer cet honneur à une telle cause ; mais parce qu'elle est tranquille chez elle, tandis que toutes les autres sont hors de leur condition et de leur politique naturelles et qu'elles soupirent d'y rentrer. (Violente interruption à gauche).

—Telles sont les observations que j'ai désire vous soumettre, et je doute que mes adversaires puissent en détruire la validité. (Nouvelles interruptions à gauche). Je répète qu'ils ne pourront pas vraiment l'ébranler ces vérités que j'ai avancées. (Les interruptions continuent). Ah ! vous m'interrompez pour mes observations concernant la Russie, et vous me prêtez la pensée de détracter les institutions présentes de la France ! Non je ne les attaque pas; c'est vous qui donnez une fausse interprétation à mes paroles. Je répète ce que j'ai déjà dit, et je maintiens que les seuls gouvernements qui soient forts a l'extérieur, sont ceux qui ont de l'ordre dans l'intérieur. J'ajoute que pousser la France à la guerre pour une question d'influence, est un acte de folie. (Longs et bruyans applaudissemens.)

Le discours de M. Thiers est suivi d'une attaque vive et passionnée de M. Ledru-Rollin qui veut la guerre à tout prix. Ses paroles sont hautement applaudies par la gauche, mais telles restent sans effet sur les autres membres de l'Assemblée qui adopte l'ordre du jour proposé par M. Payer, à une majorité de 124 voix sur 764 votants.

Ordre du jour du maréchal Radetzky après la bataille de Novare.

« Novare, 23 mars 1849.

» Soldats ! vous avez glorieusement tenu votre parole. Vous avez ouvert une campagne contre un ennemi supérieur en nombre et l'avez terminée en cinq jours. L'histoire dira à votre gloire qu'il n'y eut jamais d'armée plus vaillante ni plus fidèle que celle dont mon Auguste Maître m'a confié le commandement.

» Soldats ! je vous remercie, au nom de l'Empereur et de la patrie, de votre valeur, de votre dévouement et de votre fidélité. Mon regard s'attache en s'arrêtant sur les tombes de nos frères qui ont été vaillamment combattre vaillamment, et je ne saurais adresser ces paroles de reconnaissance à vous, survivans, sans penser avec émotion à ceux qui ne sont plus.

» Soldats ! Charles-Albert, notre ennemi le plus acharné, est descendu du trône, et j'ai conclu, avec le jeune Roi, un armistice glorieux qui nous offre des garanties d'une paix prochaine.

» Soldats ! vous avez entendu les joyeuses acclamations avec lesquelles nous avons été accueillis dans le pays de notre ennemi. Le peuple voit en nous, non des oppresseurs, mais des libérateurs qui viennent le sauver de l'anarchie. Vous saurez justifier cette attente, et en observant une discipline sévère, vous prouverez au monde que le soldat autrichien est aussi formidable dans la lutte que noble et généreux dans la paix, et que nos soldats veuns pour conserver et non pour détruire.

» Il me tarde d'apprendre les noms des braves qui se sont particulièrement distingués, afin de pouvoir couvrir de gloire, dès à présent, à leur poitrine, on bien solliciter pour eux de S. M. I. les signes honorifiques si justement acquis à leur valeur.

» Radetzky. »

BATAILLE DE NOVARE.

Rapport du feld-maréchal comte Radetzky au président du conseil prince Schwarzenberg.

« Novare, 24 mars, a minuit.

» J'ai eu l'honneur de transmettre à V. A. l'armée piémontaise qui, déjà par la prise de Mortara, se trouvait coupée de sa vérétable ligne de retraite, se décida, forte de 50,000 hommes, à tenter le sort des armes. Le 2e corps d'armée formant l'avant-garde, sous les ordres du vaillant général d'infanterie Baron d'Aspre, marcha hier de Vespolato sur Olengo et y rencontra l'ennemi qui venait d'en occuper les hauteurs. Ce dernier vions pensé, le tenter le sort des armes. Le 2e corps d'armée formant l'avant-garde, sous les ordres du vaillant général d'infanterie Baron d'Aspre, marcha hier de Vespolato sur Olengo et y rencontra l'ennemi qui venait d'en occuper les hauteurs. Ce dernier vions pensé, le combat demeura indécis durant quelques heures; puisque le 2me corps 3me marchant derrière lui. — En même temps je l'avais dirigé sur le flanc droit des Piémontais le 4me et derrière celui-ci le 1er corps d'armée afin de tourner l'ennemi complètement au-delà de l'Agogna. — S. A. I. l'archiduc Albert, qui commandait la division d'avant-garde, soutint durant quelques heures avec une bravoure héroïque les attaques du front de l'ennemi, jusqu'à ce que le baron d'Aspre, de concert avec l'ennemi au flanc du 3me corps, le feld-maréchal lieutenant baron Appel, eût disposé les troupes de ce dernier, avec autant d'énergie que de prudence, sur les deux ailes de la division de l'archiduc Albert et que j'eusse, de mon côté, dépêché le corps d'observation derrière le 2me corps et la 1re division. Grâce à l'incomparable courage de mes braves soldats, grâces à leur intrépidité et à leur résolution au-dessus de tout éloge, nous réussîmes à maintenir victorieusement notre front. Sur ces entrefaites, le 4me corps, habilement conduit par son commandant, le feld-maréchal-lieutenant comte Thurn, opérait au-delà de l'Agogna sur le flanc droit de l'ennemi et agit avec une telle vigueur, que, vers le soir, les Piémontais se retirèrent sur tous les points dans un grand désordre semblable à une fuite. Ils furent forcés de faire retraite dans les montagnes situées au nord et en prenant une direction que nous leur avions entièrement imposée.

» Je ne saurais parler qu'avec une profonde émotion du dévouement, de la bravoure et de l'enthousiasme dont mes légions gémirent, ainsi que mes officiers et soldats de mon armée, ont fait preuve dans ces combats.

» Chacun d'eux était un héros. Pour être juste, je devrais les nommer tous; car du général jusqu'au simple soldat, c'était un accord de valeur digne de la juste cause que nous défendions pour notre Empereur. Je félicite S. M. d'avoir une telle armée. « *Virtus unitis* » c'était là la devise de cette bataille. (!)

» Les mérites du général d'infanterie baron d'Aspre, des feld-maréchaux-lieutenants baron Appel et comte Thurn, dont les corps combattaient en première ligne de bataille, sont dignes d'être hautement reconnus. Le baron d'Aspre, en particulier, a ajouté de nouveaux lauriers à ceux qu'il avait antérieurement cueillis. Immédiatement après lui, le mérite de la journée appartient à S. A. I. l'archiduc Albert. Cet auguste prince — bien qu'il eût déjà en temps de paix un commandement général — avait sollicité de S. M. le commandement d'une simple division, afin de s'essayer d'abord devant l'ennemi. S. A. I. fit preuve, dans cette mémorable journée, d'une fermeté admirable et ne recula d'un seul pas de sa position fortement menacée. Ce ne serait qu'un acte de justice, de décorer ce prince de la maison Impériale de l'Ordre de Marie-Thérèse.

» De même se sont distingués particulièrement le feld-maréchal-lieutenant comte Schaffgotsche, du 2ème corps, le lieutenant-feld-maréchal Culoz, du 4ème, Lychnowsky, du 3ème; puis les généraux-majors comte Degenfeld (qui eut un cheval tué sous lui), prince de Lichtenstein, comte Stadion (qui fut blessé), comte Kolowrat, Maurer, Alemann (qui fut également blessé); ensuite le colonel faisant fonctions de brigadier, baron Bianchi du régiment Kinsky, les colonels comte Degenfeld du régiment Archiduc Léopold, le vaillant Kiss du 3ème, du régiment Gyulai, comte Kielmansegge du régiment Paumgarten (qui fut grièvement blessé), Weiler du régiment Archiduc François-Charles et Weiss du 9ème bataillon de chasseurs, sans faire mention d'autres officiers distingués tant supérieurs que subalternes, dont je ferai connaître les noms sous peu de jours.

» Nos trophées consistent en 12 canons, un drapeau et 2 à 3,000 prisonniers; la perte de l'ennemi, autant qu'elle est connue jusqu'ici, s'élève à deux généraux tués, 16 officiers supérieurs et 3 à 4,000 hommes tués ou blessés.

» Cette journée décisive nous a coûté, à nous-mêmes, des pertes très-considérables. Les régiments et bataillons de la première ligne de bataille ont perdu chacun 10 à 20 officiers supérieurs et subalternes, outre morts et blessés et le nombre des soldats morts ou blessés est de 2 à 3,000. Mais il n'y avait pas moyen de contenir l'ardeur des troupes; non seulement personne ne voulait être le dernier, mais chacun voulait être le premier.

» Je suis resté à cheval toutes du matin jusque fort avant dans la nuit. Lorsqu'à la fin du combat je fus retourné dans mon quartier-général, en laissant sur le champ de bataille le lieutenant-feld-maréchal de Hess chargé de prendre les dispositions ultérieures pour la poursuite de l'ennemi, on vint tout d'un coup jui annoncer un armistice demandé précédemment dans la personne du général Cossato. Ce parlementaire était chargé de m'exprimer, au nom du Roi de Sardaigne, le désir de conclure un armistice en y ajoutant la prière que les hostilités fussent suspendues jusqu'à ce qu'il en eût informé la cour de Turin.

» Vu mon absence, ces propositions furent aussitôt rejetées par le feld-maréchal-lieutenant de Hess, qui déclara au général Cossato que les hostilités seraient continuées nuit et jour, et que les seules conditions sous lesquelles un armistice pût être accepté seraient celles qui stipuleraient en substance l'occupation militaire, jusqu'à la conclusion de la paix, du territoire situé entre le Tessin et la Sesia ainsi que de la ville d'Alexandrie par les troupes autrichiennes sardes, et de la forteresse du même nom par une garnison mixte, ainsi la retraite de la flotte sardo de la mer adriatique et l'ouverture la plus prompte de négociations de paix entre la Sardaigne et l'Autriche par les envoyés *ad hoc*.

» Ce matin, j'ai appris par ledit général plénipotentiaire que Charles-Albert avait abdiqué après la bataille et cédé la couronne à son fils aîné, le duc de Savoie.

» Demain, j'aurai l'honneur de vous soumettre, mon Prince, les détails de cette convention, dont plusieurs points ont été précisés encore davantage. La fatigue et l'épuisement de tous ceux qui m'entourent, ne me permettent pas dans ce moment d'adresser à V. A. un rapport plus circonstancié.

» Agréez, etc. »

REPRISE DES HOSTILITÉS CONTRE LA SICILE.

Le *Portafoglio Maltese* contient, dans son supplément du 10 avril, les nouvelles importantes qui suivent :

« Une autre ville de l'héroïque Sicile vient de subir le sort de l'infortunée Messine. Catane est tombée, elle aussi, au pouvoir des troupes du Bourbon. Les napolitains, après avoir tous pendant trois jours les Siciliens dans l'incertitude, relativement aux points contre lesquels seraient dirigées les premières attaques, après avoir fait de débarquer en différentes localités du littoral, assaillirent tout d'un coup Catane. Les troupes sorties de Messine arrivèrent, sans rencontrer aucune opposition, jusqu'à Acireale, en occupant sur leur passage tout le rayon de territoire compris entre Messine et le dernier pays mentionné. D'un autre côté, une expédition navale composée de sept vapeurs, se présenta devant Catane dans l'après-midi de mercredi, 4 du courant. Alors commença le bombardement de la ville qui répondit si bien au feu des napolitains, que ces derniers, quelques heures après, durent se retirer avec deux vapeurs fort endommagés. Ayant reçu des renforts de Messine, dans la matinée de jeudi, les vapeurs reparurent devant Catane et le bombardement recommença. La ville répondit toujours bien au feu des napolitains, et les choses se passèrent de telle sorte que le mal fait à la terre a été pour ainsi dire insignifiant, les Siciliens tenant clos gels du rivage. Quelques tentatives de débarquement ont été repoussées par les Siciliens. Ainsi s'est passée la journée de jeudi, et à la chute du jour, les napolitains se sont de nouveau éloignés. Vendredi, de bon matin, les vapeurs vinrent s'échelonner, pour la troisième fois, en ligne de bataille devant la ville; un terrible bombardement commença. On fit de nouvelles tentatives de débarquement, et en même temps, la ville fut assaillie du côté de terre par les troupes qui se trouvaient dans Aci. Cette double attaque jeta de la confusion parmi les Siciliens qui ne purent s'opposer, dans le même moment, au débarquement et à l'assaut, la ville offrant peu de défense du côté de terre. Les napolitains, précédés par les Suisses, pour être encouragés, pénétrèrent dans la ville. Alors la lutte commença dans les rues, poitrine contre poitrine, les mêlées entre les Siciliens et les troupes de Ferdinand devinrent continues et se prolongèrent jusqu'au soir. Enfin, vaincus par le nombre, les Catanais durent céder le champ de bataille et se retirèrent dans les montagnes en emportant avec eux armes et munitions. Catane alors fut mise à feu et à sac, et ici, commencèrent les scènes de carnage qui firent connaître à Messine les barbares de l'Europe. Les morts et les blessés du côté des napolitains s'élèvent à environ 700. Les pertes des Siciliens sont quelque peu plus considérables. Le vapeur royal *Oberon*, qui apporte ces tristes détails, en partant samedi de Catane, laissa la ville en flammes sur trois points. On dit que les plus beaux édifices ne forment plus qu'un amas de ruines, et que la célèbre bibliothèque et le musée d'histoire naturelle dont Catane était à bon droit si fière, furent entièrement détruits par les napolitains. »

Nous extrayons ce qui suit de la même feuille :

« Ce matin est arrivé de Syracuse le bateau à vapeur royal *Bulldog*. Il porte la nouvelle que cette ville s'est rendue hier, aux troupes napolitaines, sans opposer aucune résistance. A prix et les Napolitains se sont-ils pénétrés dans la ville de Syracuse et ont-ils sommé le peuple de se rendre, qu'une députation est sortie de la ville pour faire sa soumission. Les troupes napolitaines sont entrées hier matin au son de toutes les cloches, aux cris de *vive Ferdinand !* On dit que les soldats et le peuple ont fraternisé en s'embrassant. On ne comprend pas que les Syracusains aient pu se rendre ainsi sans faire aucune résistance. Il paraît que le sort de Catane, qui n'est plus qu'un monceau de ruines, les a découragés au point de les faire désesperer de la victoire.

» Avec le *Bulldog* est arrivé à Malte le général Wurtenski, polonais; il avait le commandement militaire de Syracuse. Divers officiers siciliens l'accompagnent. »

Le nouveau Roi, Victor-Emmanuel II, a prêté serment devant les chambres réunies le 28 mars et a prononcé une courte allocution par laquelle il promet de maintenir le statut. Le sénat et la chambre des députés prêtèrent ensuite leur serment de fidélité. Le 29, une députation de la chambre des députés, se présenta chez le Roi pour lui demander de continuer la guerre. Victor-Emmanuel répondit que la guerre n'était pas populaire dans l'armée, et que s'il se trouvait dans son sein un seul soldat désireux de combattre, il serait le second à marcher.

Le 29, les chambres furent prorogées pour quelques jours. Une nouvelle adresse fut présentée au Roi par les députés. Les populations des principales villes du Piémont protestaient contre l'armistice. La condition de l'occupation de la citadelle d'Alexandrie est celle qui a produit le plus de cessation. On espérait que par l'entremise des ambassadeurs de France et d'Angleterre, l'Autriche aurait renoncé à cette condition. — Le général Lamarmora refuse de reconnaître l'armistice; il occupe le duché de Parme.

A Gênes, on a établi un gouvernement provisoire composé de trois membres, qui sont : le général Avezzana, le député Retta et l'avocat Marchio. Didaco Pellegrini en est le secrétaire.

Diverses villes lombardes se sont insurgées; de ce nombre est Brescia. Sur son refus de payer aux Autrichiens un nouveau tribut de 700,000 florins, elle a été bombardée trois jours durant, les 24, 25 et 26 mars. On dit que la population exaspérée se serait emparée d'assaut de la forteresse et en aurait massacré la garnison.

Les Vénitiens, pour opérer une diversion en faveur des Piémontais, avaient fait, le 22 mars, une sortie de 10,000 hommes divisés en deux corps, l'un de 6,000 sous le général Pepe, sorti de Chioggia, repoussa les Autrichiens jusqu'à Crespino, sur le Pô, a dix lieues de Venise. On ne connaît pas le résultat de la marche des 4,000 hommes qui prirent la direction de Mestre.

Le *Galignani's Messenger* du 3 avril, contient l'article suivant extrait du *Times* :

« *Victoire du maréchal Radetzky.* — De tous les événement étrangers à ce pays, que renferment les annales si variées et si étonnantes des derniers mois, aucun n'y a été accueilli avec une satisfaction plus cordiale et plus unanime que la glorieuse victoire du maréchal Radetzky, sur l'armée piémontaise. Elle a pleinement répondu à notre sentiment de justice comme châtiment d'une perfide invasion ; elle a répondu à nos sympathies nationales comme triomphe d'un ancien et fidèle allié; enfin elle a donné une nouvelle force à notre espoir de voir une paix durable suivre bientôt la fin de cette rapide campagne qui lui aura servi de base. A une exception près, exception trop unique pour qu'il soit nécessaire d'y faire autrement allusion, le ministère d'Autriche à Londres a reçu, de la reine d'Angleterre, au milieu de sa cour, et de chaque homme d'Etat anglais vraiment digne de ce nom, les félicitations les plus chaleureuses, et le comte Colloredo est depuis assez long-temps dans ce pays-ci pour avoir découvert que le langage du ministère des affaires étrangères n'est pas toujours celui qui exprime les opinions de la nation en matière de politique extérieure et les affaires étrangères. En dépit de notre réserve et de notre indifférence nationale, la manière dont cette nouvelle a été reçue parmi nous, est le commentaire le plus éloquent qu'on ait pu faire de la politique qui voulait éloigner l'une de l'autre les cours de Vienne et de Turin, sans en tirer, en nous ne doutons nullement que toute l'Europe ne l'intérprète ainsi. »

Le roi de Prusse a refusé le titre d'*Empereur des Allemands* qui lui a été naguère conféré par l'Assemblée Nationale de Francfort.

VARIÉTÉS.

ÉTUDE SUR L'INDE.

Il y a un demi siècle encore, la science incomplète de l'antiquité n'avait d'autre horizon que le ciel du Latium et de la Grèce : des habitudes routinières cites *classiques* bornaient la les regards, les recherches et l'admiration. La Judée, entrevue à travers ce milieu palen, restait comme une tone à part, réservée à l'accomplissement de faits religieux, sans liens avec l'histoire du reste du monde ; et quant à l'Egypte, bien qu'on sût vaguement qu'elle était un centre antique des lettres, des arts et de la civilisation, néanmoins ses monuments inexplorés n'avaient point encore révélé le secret dont le Sphynx semblait garder toujours le dépôt mystérieux.

Le vieux injurieur de considérer comme *barbares* les autres nations, habitait toujours dans la littérature, fille de la Grèce, bien qu'à la morale chrétienne apprit que tous les hommes sont frères et forment une même famille ayant un père commun. C'est cette même idée chrétienne étendue à l'esprit humain et à ses produits qui en a fait mieux juger et comprendre les lois, la marche et le progrès. L'humanité, conçue de la sorte dans son ensemble, se présente comme un seul homme collectif, traversant les siècles et tendant à un fin par un développement continu. Les investigations des savants, l'étude approfondie des textes et la comparaison des œuvres du génie nous prouvent en effet qu'aucun peuple n'a eu le privilège exclusif ou le monopole du Beau et du Vrai, mais que chacun ayant plus ou moins correspondu à la grâce de la révélation primitive et plus ou moins fidèlement gardé ou altéré l'héritage des lumières, a travaillé ce fonds avec plus ou moins de succès et de talent aussi : Le Vrai ni le Beau ne s'inventent pas ; ils découlent de l'Etre unique qui en est la source, pour se communiquer à l'homme qui, en vertu de ses facultés et selon leur mesure, conçoit et réfléchit ces rayons divins. Ainsi avant que la Grèce et Rome nous eussent transmis le flambeau de la philosphie et des lettres, il avait éclairé la Chine, l'Inde, la Chaldée, la Perse et l'Egypte ; il avait même jeté un éclat céleste sur les bords du Jourdain ; en un mot il arrivait à l'Occident comme le soleil du matin, après le déluge de ténèbres.

Aujourd'hui nous ne citerons pour preuve que l'Inde, cette immense presqu'île arrosée par de grands fleuves, enrichie de la plus belle variété de quadrupèdes, d'oiseaux et d'insectes, baignée par l'Océan et appuyée sur l'Hymalaya la plus haute montagne du monde. Le caractère de cette nature grandiose et luxuriante est imprimé dans les œuvres du génie de ses enfans. Comme dans l'ancienne Grèce, l'empire de l'imagination a précédé celui des autres facultés, mais il ne s'est pas exercé de la même manière. L'Inde a reçu de la caste sacerdotale des lois dont il soit le monde savant et religieuse une empreinte spéciale et profonde qui se trouve dans la poésie, dans les arts et même dans les sciences.

La notion de la Trinité dont la Triade de Platon n'est qu'un pâle reflet, nous représente dans Brahma, le verbe créateur, source de toute lumière et de toute vérité ; l'auteur de toutes les hautes idées confiées soit aux figures, soit à la parole. Vichnou est le principe qui préside au développement du monde et de la vie; Siva est la cause de la destruction et du renouvellement des êtres, en sorte qu'il ne faut y voir qu'un Dieu qui, unique, considéré sous trois aspects divers.

L'Olympe avec son conseil de Dieux n'est qu'une cour mesquine près des demeures éthérées et éternelles de Vichnou, qu'entourent et servent des essaims de divinités subalternes perdues dans un océan de lumière, de parfums et de symphonies ravissantes. Plusieurs siècles avant Homère, l'Inde avait non pas son épopée, mais des cycles épiques conçus sur des dimensions beaucoup plus larges, puisqu'un épisode du Mahabarat, par exemple, connu sous le nom de Bagbavad-Githa, forme à lui seul un poème. Cette épopée religieuse a plusieurs rapports avec celle de Milton et de Klopstock ; mais elle a un monde plus riche et des agens plus passionnés. Il convient aussi d'ajouter qu'elle est servie par la langue justement appelée *parfaite*, le *Sanskrit* dont le Zend, le Persan, le Grec, les dialectes Slaves et le Latin ne sont que des écoulemens et comme des artères. Sa prosodie est plus opulente que celle d'aucune autre langue connue, soit pour les variations du mètre, soit pour la quantité ou pour le nombre des syllabes, de manière qu'on y trouve des vers mesurés comme chez les anciens, et rimés comme chez les modernes. La génération des dérivés, la flexion des cas déclinables, les voix et les modes des conjugaisons, la subtilité du mécanisme grammatical, tout y justifie le titre de *perfection* qui la distingue et la recommande.

Dès la plus haute antiquité les systèmes et les écoles de philosophie abondèrent, et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que leur succession offre à peu près les mêmes phénomènes que dans la Grèce. La pensée y parcourt le même cercle d'opinions et d'erreurs. Djaïmini, fondateur d'une école orthodoxe, prend pour base les livres sacrés des Vedas; Vyasa en tire bientôt une psychologie raffinée qui va jusqu'à nier l'existence de la matière. Gotama invente une classification philosophique avec des règles précises pour le raisonnement qu'on peut comparer à la dialectique de l'école d'Aristote. Kanadas, fondateur de l'école de Zéroon, l'homme résoult et maîtrise assez ses sentiments et ses affections pour devenir étranger ou du moins indifférent à tout ce qui se passe autour de lui ; avec Phyrron et Epicure l'on a soutenu aussi que tout ce que nous pouvons observer et découvrir se réduit à des valeurs apparentes, et qu'il ne faut admettre de réalités que dans les objets extérieurs. Enfin le panthéisme de Xénophon, l'amour et la haine d'Empédocle, la nomade et la métempsycole de Pythagore, les atômes de Lencippe, la composition et la décomposition d'Héraclite et plusieurs autres systèmes formules en Grèce et en Italie, ont eu leurs inventeurs et leurs disciples dans l'Inde avant d'en avoir donné aux autres contrées.

Les lois de Manou fondées sur les livres sacrés des Védas ont un tel caractère de sagesse et de justice qu'on a osé accuser Moïse d'avoir fait des emprunts à ce législateur orientaliste. Colebrooke les appelle les *Pandectes indiennes*. On y voit pourtant de ces taches qui déparent les théories de Platon, publicité impitoyable pour les esclaves (1) et qui ne veut pas plus que les hommes soient égaux devant la loi que devant Dieu. La code du Manou fixe non seulement les rapports des hommes envers la divinité et entre eux, la mesure des châtimens proportionnés à la nature et à la gravité des délois, mais il contient encore des notions sur la cosmogonie, sur la constitution du monde et les propriétés des élémens, des maximes de morale, de philosophie, d'économie rurale et domestique, un rituel pour les cérémonies du culte et les observances de tout genre, avec une exposition des moyens qui peuvent conduire à la connaissance de Dieu et à la béatitude éternelle; en un mot, ce précieux recueil est comme le tableau raccourci de la haute civilisation à laquelle l'Inde était des lors parvenu. Une de ses dispositions à l'égard de la femme constate l'état d'infériorité que lui a toujours assigné la société orientale jusqu'à la promulgation de l'Evangile. « Une femme, y est-il dit, ne doit point chercher l'indépendance : dans son enfance, elle doit dépendre de son père, dans sa jeunesse de son mari, dans son veuvage de son fils. Une femme n'est exaltée dans le ciel qu'autant qu'elle honore son seigneur; quand elle le perd, il ne lui est pas permis d'en épouser un autre. » Cet extrait prouve que sans doute a dégénéré en l'usage impie des faits bûchers allumés pour les veuves et que la domination anglaise n'a pu complètement encore abolir.

L'architecture indienne peut soutenir le parallèle avec celle de l'Egypte et lui a même sans doute servi de modèle. Il y a d'après l'opinion très vraisemblable qui fait regarder la civilisation des Ethiopiens et des Pharaons comme une lumière sortie de l'Inde et qui aurait éclairé la longue vallée du Nil, en descendant la cours de ce fleuve et en fixant les tribus des Rois-Pasteurs sur ses bords, d'où Cadmus et des sages voyageurs transportèrent en Grèce. Nous pourrions citer les temples souterrains des îles d'Eléphante et de Salutte, but sacré d'une multitude de pèlerins, bien des siècles avant l'ère chrétienne, et dont le silence des solitudes est aujourd'hui à peine interrompu par les visites de quelques voyageurs. Dans les fameuses grottes d'Ellora surtout, l'on voit toutes les ressources de l'architecture peut déployer de grandeur et de magnificence en plein air : des ponts, des péristyles, des chapelles, des colonnes et même des avenues de colonnes, des obélisques, des colosses et presque partout des bas-reliefs dont les sujets sont tirés de la religion nationale. Tout en fois l'art avec ces proportions gigantesques et cette laborieuse victoire remportée sur la nature n'a point atteint la beauté et la perfection qu'il acquit chez les Grecs. La religion de ce peuple réduite à un pur anthropomorphisme ou au culte de la forme humaine, rendit les productions de ses sciences et du pinceau bien supérieures à celles des Indiens occupés a représenter toujours des divinités emblématiques aux cent bras et à plusieurs têtes. Aucun de leurs monumens échappés aux ravages du temps et des hommes, n'approche de l'imposante beauté du Parthénon. Le Beau est la fleur de la Vérité, principale de la Grèce et son titre premier à l'immortalité. Les fontaines, les bains, les temples et les théâtres en étaloient les chefs-d'œuvre dans le siècle de Phidias, de Polyclète et de Scopas.

Si les Indiens n'ont jamais eu de théâtres, ils ont eu en revanche une littérature dramatique riche et originale. Les représentations données en public à l'occasion de quelque fête ou d'un événement mémorable, ne duraient pas dix jours comme en Chine, mais elles ont dix actes et ne sont point astreintes à la règle des trois unités. La tradition conserve le souvenir de plusieurs chefs-d'œuvres beautés ignorées. Kalidasa que William Jones appelle le Shakspeare de l'Inde, est en effet comme le poète anglais, touchant, gracieux, terrible et sublime.

L'histoire indienne manque de ses deux bases essentielles, la chronologie et la connaissance des lieux ou la géographie. La réalité des faits est défigurée par une imagination rêveuse et amie du merveilleux; l'on reutre à chaque instant dans le mythe ou dans la fable, en même temps qu'une puérile vanité aime à tout reculer et développer dans la nuit des siècles l'origine de ses peuples. Le génie de l'esprit indien a arrêté le développement des sciences mathématiques et naturelles.

Ce que nous venons de dire suffit à la démonstration du principe enfin par nous en commençant : a savoir que l'esprit humain appartient à toute l'humanité ; qu'il a été enrichi, orné, étendu par des travaux successifs ; que certains peuples, dans l'antiquité, y ont plus glorieusement contribué que d'autres, ainsi que nous le voyons dans les temps modernes; qu'aucun n'a droit de prétendre à cet honneur exclusif; et que l'Inde a été un des premiers de ces centres de civilisation. Sans parler des échecs et du papier de coton dont la découverte lui est attribuée, c'est d'elle que nous vient l'ingénieuse méthode d'exprimer tous les nombres avec dix caractères ; c'est d'elle encore que l'Europe a reçu l'algèbre appliquée anciennement déjà à l'astronomie.

---

(1) Comme on le sait, c'est la devise que l'Empereur François-Joseph a choisie lors de son avènement au trône.

(1) Voy. surtout le livre IX des lois.